

s'alluma. Mais il n'eut pas le temps de répondre.

M. de Sauves apparaissait au seuil de la pièce.

Les années enfuies, malgré les rudes épreuves qu'elles avaient apportées avec elles, avaient à peine laissé sur Pierre une trace légère.

Il paraissait presque aussi jeune que son fils, avec le même teint mat et clair, le même visage long, le même regard brun, sympathique et droit ; toujours un peu naïf.

Il se présenta avec l'aisance qui avait toujours été la sienne et qu'avait encore augmentée, si c'est possible, la grande habitude qu'il avait de voir chaque jour beaucoup de monde, clients, amis ou fournisseurs.

— On vient de m'apprendre que vous avez devancé l'heure de votre arrivée, mon cher associé, dit-il en tendant la main à sir Pierce, j'en suis heureux, car je vous vois plus tôt, mais aussi je suis fâché, puisque je ne me suis pas trouvé à votre descente du train, ainsi que Robert et moi l'avions projeté.

On eût vraiment dit que cette voix sonore et douce, ferme et pure, faisait éprouver un bizarre et profond tressaillement à l'Américain.

Mais ce devait être une illusion qu'avait donné seulement le subit tremblement de ses lèvres devenues blanches comme dans ses plus grandes émotions, car ce fut d'un accent très tranquille, un peu froid même, malgré le sourire de la bouche, et l'expression heureuse du regard, qu'il répondit :

— En vérité, monsieur de Sauves j'ai bien des excuses à vous présenter d'avoir ainsi manqué à ce que je vous avais écrit. Mais ne vous en prenez qu'au très vif désir d'être auprès de vous tous le plus vite possible.

— Des excuses, vous, sir Pierce, s'écria M. de Sauves ; quand je vous dois, moi, tant de reconnaissance pour avoir élevé, instruit, soigné, surtout aimé mon fils !... Oh ! vraiment non... ce serait renverser les rôles !

— Ne parlons plus de ces choses, voulez-vous ? Que désormais une bonne amitié nous unisse. Et faisons comme entre amis véritables et sincères : ne comptons jamais ce que nous nous devons réciproquement. Le plus heureux, le plus favorisé sera celui qui pourra donner le plus à l'autre.

— Oh ! je veux bien ! je ne demande pas mieux, s'écria Pierre ravi de trouver une si exquise délicatesse dans un homme que Robert lui avait dit être toujours si concentré et si froid.

Le dîner, la soirée furent adorables.

Georgette, assise à côté de l'Américain, le comblait de soins.

— Je vous en prie, mignonne Georgee, lui dit-il à un moment où elle lui avait offert un petit bouquet qui couronnait le gâteau du dessert, ne vous occupez pas autant de moi.

— Pourquoi donc ? fit-elle en le regardant de ses splendides yeux de velours.

— Parce que je suis un vieux garçon, point habitué à ces charmantes tendresses, à ces exquis chattering, et qu'elles vont me rendre malade de joie.

— Le bonheur ne fait jamais beaucoup de mal, sir Pierce, dit Adèle de sa voix d'or. Laissez-vous être heureux. Un homme aussi bon et aussi honnête que vous, l'a bien gagné.

— Et puis, ici, vous en prendrez l'habitude, dit Georgette.

— Et après, comment ferai-je pour m'en passer ?

— Vous resterez toujours avec nous.

Les yeux de l'Américain eurent une flamme nouvelle.

Involontairement, peut-être, il regarda Mme Chaniers.

Celle-ci, heureuse et attendrie souriait, paraissant approuver les paroles de sa fille.

Au salon, où l'on passa, Suzanne vint servir le café, ainsi qu'elle le faisait chaque jour.

Adèle prit sa main.

— Sir Pierce, dit-elle, puisque désormais et pour longtemps, vous allez faire partie de la famille, permettez-moi de vous présenter ma plus chère amie, la compagne de presque toute ma vie, celle qui m'a aidée à élever mon fils et ma fille : Mlle Suzanne Vergues.

L'Américain s'avança très gracieux.

— Mademoiselle, dit-il, voulez-vous me permettre de serrer votre main ? Cela me sera un grand hon-

neur en vérité, car je sais par Robert qui a bien souvent parlé de vous en Amérique, quelle personne méritante et dévouée vous êtes.

— Mme Chaniers est trop bonne pour moi, monsieur, répondit Suzanne doucement ; avant de vous dire ce que je suis aujourd'hui pour cette chère famille, elle devrait vous apprendre ce qu'elle a été pour moi : une bienfaitrice et une providence.

— Ce qui n'empêche pas, mademoiselle, que vous avez de la reconnaissance pour elle. Je croyais que cette vertu, dont on parlait jadis, n'existait plus sur terre.

— Oh ! sir Jonathan, s'écria Robert, vous le disiez en effet cela, autrefois à New-York, mais si vous restez quelque temps avec nous, tout votre scepticisme partira, j'en suis convaincu.

L'Américain sourit, mais ne répondit pas.

Comme la soirée s'avançait Pierre dit à son associé :

— Je suis très contrarié, il est tard, et vos malles ne sont pas encore arrivées.

— Mais elles ne viendront pas, déclara Jonathan.

— D'aujourd'hui ? mais demain ? vous n'avez donc pas donné votre adresse à celui qui doit vous les expédier ?

— Mes malles, mon cher ami, sont à l'Hôtel Continental où je descends, comme y est descendu autrefois mon associé sir James.

— Allons donc ! sir Pembroke n'était pas notre ami, alors. Surtout, il n'avait pas été le père de Robert comme vous l'avez été, sir Jonathan !...

— N'insistez pas, je vous en prie, je serai plus libre.

— Non, vous nous fâchez si vous refusez l'hospitalité que nous vous offrons de si bon cœur.

— Et moi, mon grand ami, dit Georgette en se coulant toute câline contre lui, je veux que vous demeuriez ici près de moi. Or quand je dis je veux, personne ne me contrarie, pas même mon oncle Pierre, Septième Sévère, cependant.

— Comme ça se trouve, Georgee : je m'étais promis qu'à votre premier acte autoritaire, je résisterais. Il faut vous passer de moi, miss, et perdre l'habitude de dire ce mot si laid dans une si petite bouche : Je veux.

En Amérique, nos jeunes filles ne le prononcent pas.

— Moi si ! fit-elle avec une colère qui montait.

Il hochait doucement la tête.

— Non, dit-il, vous vous calomniez. Vous voudrez me faire plaisir, j'en suis sûr et prouver à votre grand ami qu'un peu d'affection est dans votre cœur pour lui !...

— Ça n'empêche pas !

— Ce n'est pas mon avis. Vous allez vous passer de moi, Georgee, parce que mes affaires m'empêchent d'accepter la si cordiale invitation de vos parents, aussi comme un sacrifice de cette volonté qui doit s'assouplir parce que vous êtes femme.

Elle baissa la tête et ne dit rien, au grand étonnement de sa mère, très heureuse de la façon dont sir Jonathan lui parlait.

Pierre souriait, encore plus surpris.

Que se passait-il donc dans le cœur de cette enfant qui, devant une semblable résistance de la part de n'importe quelle autre personne, eût certainement éclaté en une colère folle ?...

— Oh ! dit l'Américain, en prenant le soir congé de ses nouveaux amis, rassurez-vous, quoique ne couchant pas sous le même toit que vous, je serai presque toujours ici.

— Où nous avons, du reste, des affaires d'intérêt à régler ensemble, fit observer M. de Sauves.

Jonathan haussa légèrement les épaules.

— Bah ! dit-il, cela ne me préoccupe guère.

— N'importe ! aujourd'hui j'ai voulu ne pas troubler notre amitié nouvelle ; mais demain il faudra visiter l'usine, voir la comptabilité, les livres, surtout la fabrication.

— Je n'en ferai rien. D'abord, la question *inté-*

*rêt* regarde James. Je ne m'en suis jamais occupé. Ensuite, je vous jure bien que je ne suis pas venu en France pour causer affaires. La promesse faite à Robert, d'assister à son bonheur, m'a seule décidé. Ne troublez pas ma joie.

— Comme vous voudrez. Mais je tiens cependant à ce que dans quelques jours, vous examiniez les détails de notre outillage.

On était dans l'antichambre.

Sir Pierce, aidé d'un domestique, venait de passer son pardessus.

Il regarda comme par hasard dans la grande glace qui occupait tout un côté de la pièce, et tressaillit.

A quelques pas en arrière, dans la salle à manger voisine, Suzanne, debout et immobile, paraissait le considérer attentivement.

Il se retourna néanmoins d'une façon toute naturelle.

— Bonsoir, miss Suzanne, dit-il avec un sourire ; si Mme Chaniers le permet, je compte que vous m'amènerez quelquefois Georgee, le matin, pour que nous fassions tous les trois un tour dans les bazars avant déjeuner.

La jeune gouvernante ne répondit pas.

Il ne parut point s'en apercevoir.

Georgette, pendue au cou de sir Pierce, le remerciait de la pluie de cadeaux, des innombrables caprices réalisés dont elle voyait, par ces paroles, se dessiner à l'horizon la silhouette enchantée.

— Comment le trouves-tu ? demanda Mme Chaniers à son amie, pendant que celle-ci l'aidait à se déshabiller.

— Bien, répondit Suzanne rêveuse.

— A part sa tournure un peu américaine, et cependant élégante, on dirait un Parisien pur sang. Et puis comme il aime Georgette ! ajouta la mère déjà conquise par l'extraordinaire affection que sir James témoignait à sa fille.

— C'est vrai, et même cela m'étonne, je vous l'avoue.

— Pourquoi ?

— Il ne la connaissait pas, et voilà qu'à la première entrevue se déclare une tendresse folle. Les coups de foudre existent donc en amitié comme en amour ?

— Jalouse va !... Si tu savais la genèse de cette affection tu serais moins surprise.

— Ah ! quelle est-elle ?

— Georgette ressemble à une petite sœur à lui, morte il y a fort longtemps.

— C'est ce qu'il vous a raconté ?

— Oui. Et Robert aussi m'a dit la même chose, il y a trois ans, lorsqu'il est revenue d'Amérique.

— Qui l'avait apprise à Robert cette histoire ?

— Mme Pembroke.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument.

— Et Mme Pembroke avait connue cette petite sœur ?

— Elle, non ; mais sir James l'avait vue. Je crois même qu'il y avait eu entre eux, un projet de fiançailles fait par les deux familles.

— C'est bizarre !

— Mais, dis donc, Suzie, où veux-tu en venir ? Il me semble que tu me fais subir un interrogatoire bien singulier ?

— Moi, pas du tout. Je cherche à m'instruire, pas davantage.

— Alors, tu as des secrets pour moi, à présent ?

— Non ; mais si vous voulez savoir le fin mot de mes angoisses, ce sir Jonathan me déplaît atrocement.

— Je te dis que tu es une horrible jalouse, et voilà tout.

— Il y a peut-être de ça. Je ne vois pas avec une joie intense qu'un monsieur sortit on ne sait d'où...

— Oh ! Suzanne, on ne sait d'où !...

— Vous le savez ? Bien !... Je continue. Donc un monsieur qu'on n'avait jamais vu arrive et du premier coup, l'enfant que nous avons élevée, bercée, couvée nuit et jour, depuis dix-sept ans, l'aime mille fois plus que nous tous ensemble.

— Allons donc ! tu es insupportable avec tes exagérations.

— Et vous bien accommodante quand il s'agit du cœur de votre fille. Enfin ! ça vous regarde ! Mais il y a encore plus que cela, de moi à lui.

— Ah ! quoi donc ?

— Ses yeux me déplaisent horriblement.

— Tiens !...

— Oui, ces prunelles grises sont fausses, fuyantes surtout, elles se débordent sans cesse et toujours. Jamais en parlant il ne regarde les gens en face. Ne trouvez-vous pas ?

— Je ne l'ai pas beaucoup examiné. Mais peut-être que sir Pierce est un timide. Et timidité,